

Ercéan

Je m'appelle Roy.

Je suis chômeur depuis longtemps.

Je travaillais dans le tourisme, j'étais guide dans les bus. Les patrons m'ont tellement pressuré que je leur ai dit ciao, à tous, les uns après les autres. Ça fait un an que je reste à la maison, et que je ne fais rien. Je me suis habitué à la pauvreté et à la solitude. Je n'ai plus d'amis. Je ne bois plus, et ne me drogue plus. Je bois un café le matin, si j'en buvais plus, je ne dormirais pas. Je fume beaucoup de cigarettes toute la journée, j'ai très peu d'argent.

Et puis un jour, j'en ai eu marre de rester toujours tout seul enfermé à la maison. Au lieu de payer 20 euros pour aller baiser dans les backrooms des boîtes homos de ma ville, je me suis dit que je pouvais tout aussi bien aller au supermarché, et m'y acheter de quoi manger, en sachet, pour faire moins de vaisselle à laver, puis d'aller au parc où ça drague beaucoup en journée. J'avais besoin d'un mec, j'étais en manque. J'en avais marre de rester dans mon petit salon, et un banc de jardin serait un pis aller. Evidemment, il ne faudrait pas que je pénètre dans les toilettes où les gars font le pied-de-grue, parce qu'ils pouvaient tout aussi bien, au lieu de baiser dans la crasse, venir discuter avec moi au soleil.

Et c'est ce que j'ai fait. J'ai pris mes derniers euros, des capotes anglaises, du gel intime, mon passeport, mes clefs et mes lunettes de soleil pour ne pas qu'on voit mes yeux. Ces lunettes sont des fétiches : je ne les quitte plus. Ainsi on ne voit pas mon regard, et j'ai l'impression d'être incognito.

Le mica en est épais. C'est très pratique, parce que tout le monde me voit et me reconnait, et moi, je ne vois pratiquement personne. Ceux de mon quartier qui me connaissent bien, les commerçants de la place, voyant le look asocial que j'ai choisi pour la journée, détournent la tête. Et de plus, le verre en est tellement teinté qu'il faut que je marche en plein soleil pour que je distingue les visages : j'avance au radar en regardant tout droit. Je me figure alors que je suis un acteur de cinéma en vacances. Et ça marche toujours. Je passe sans calculer personne mais néanmoins, je peux voir parfois les regards des filles et des garçons qui brillent à mon passage.

Dans mon quartier où d'ailleurs je suis très bien vu, je crois, ils sont tous très gentils avec moi. J'ai bien eu quelques remarques désobligeantes auxquelles je ne réponds jamais, mais les personnes bien intentionnées m'ont toujours bien traité. Les femmes m'adorent, et je le leur rend bien.

Un jour Cédric, du Bar du Soleil, m'a appelé et m'a donné une baguette de pain frais. J'étais courbé en deux pour ramasser un quignon de pain dur par terre. J'avais aussi remarqué non loin un beau mégot de sèche, je n'avais plus assez d'argent pour manger où fumer.

C'était à l'époque où je ramassais de trucs dans les poubelles pour me nourrir, complètement sans le sous après avoir épuisé en quinze jours mes 300 euros de chômage, et je faisais les poubelles à sept heures du matin, avant le passage des bennes à ordure, avec mes lunettes noires évidemment, pour

que si d'aventure une connaissance vienne t'a passer, elle ne me reconnus pas. Les voitures des nantis du périphérique pouvaient bien passer à un mètre de moi, de toutes façons, je ne les voyais pas, parce qu'ils avaient des vitres fumées et des têtes de morts-nés du matin, et que, derrière le mica de mes lunettes noires, je ne voyais que le bout du pavé.

Cédric, donc, m'a offert un café ce matin là. Ça m'a estomaqué, parce qu'il est très beau mec. Je ne savais pas qu'il existait, je connais tout le monde dans mon quartier, il avait du être engagé depuis peu. Il est très beau garçon, grand, brun, aux yeux tendres, j'aurais bien aussi aimé sortir avec lui, même dans l'arrière-salle du bar, où je jouais à la poupée Barby quand j'étais tout petit, avec les fillettes de l'école où j'allais. Il me rappelait mes copains de classe au lycée, gueulard, mais affable.

On se croise maintenant à la piscine. Je crois qu'il me drague. Il me frôle sous l'eau. Mais il faut qu'il me déclare son amour en premier, sinon, me connaissant, je ne ferai rien pour lui dire mon désir. Je le crois bisexuel où en passe de l'être. Je crois que, bientôt, nous ne serons plus amis : il est allé trop loin, du moins dans la parole, et a prononcé des paroles à la limite de la vulgarité. Je ne lui ai pas parlé pendant une semaine.

Tout mon quartier sait que je suis « comme ça ». On m'y a vu avec tellement de garçons, que je les ai comptés et ça fait cinq cent cinquante. Ça remplirait la placette devant le boulanger. Et le pharmacien, qui m'a vu ramasser des mégots dans la rue, est sorti et m'a donné un de ses paquets de cigarettes. Je n'ai rien dit à part : Merci Monsieur ! Les gens ne veulent pas, je crois, que je devienne clochard.

L'antiquaire, Christine, m'invite parfois au bar de Cédric pour y prendre un petit déjeuner. Elle est très belle, elle est blonde, et elle a beaucoup de conversation. C'est très délicat de manger avec elle, parce qu'elle m'intimide un peu. Je vois ses bijoux qui scintillent, on est en public sur la terrasse, et tous le monde peut nous écouter, c'est ennuyeux, mais le café et les croissants aidant, je peux faire bonne figure, et là, j'enlève mes lunettes noires. Et puis je vois les belles jambes de Cédric qui tournicotent sans cesse près de moi.

Le plus vicieux, peut-être, bien qu'il soit tout doré et gentil, c'est l'épicier tunisien, Ali. La trentaine, marié à une marocaine, il me fait des ardoises que je paye en retard. Il me parle de fesses, à voix basse, dans son magasin, quand les gens sont partis. J'ai parfois envie de le culbuter dans son présentoir. Je ne lui fais pas d'avances, car j'ai besoin de lui.

Je suis donc parti, un après-midi, dans les rues. Je voulais aller au supermarché pour m'y acheter des provisions de bouche, et les offrir aux pédés du parc, ou à un amant d'un jour si j'en dégotais un. Au magasin, j'y ai vu Martine la caissière. Je l'adore. Elle ressemble à Brigitte Bardot sans l'alcool. Elle m'a dit que je devrais faire un CV et le lui donner, pour qu'elle parle de moi au chef de rayon. Elle est marrante, on discute de tout comme deux pipelettes, et les mémés jalouses donnent de méchants coups de chariot à ceux qui vont devant, parce qu'il est tard et que je retarde la caisse.

Tous les jours, Martine est en blouse blanche et bijoux de pacotille en plastique rouge, vert, et or. Elle parle tout le temps, à tout le monde. Elle renseigne tout le quartier sur la vie des voisins. Elle connaît le journal par cœur, elle a de beaux yeux bruns, elle a la cinquantaine, elle se maquille avec un peu trop d'outrance d'une ligne de mascara châtaigne sous la paupière inférieure, d'un rouge sang de bœuf sur ses lèvres charnues, elle est coiffée en coques, a des barrettes en or, dans sa

chevelure à racines brunes et pointes blond platine. Ses grands doigts très habiles caressent la caisse enregistreuse, quand le code barre ne veut pas y passer. Elle éclate de rire et montre ses dents blanches. Dans le super marché, il ya toujours une musique sirupeuse de café-concert désuet, et quand j'y vais faire mes petites courses, je me prends à rêver que ce bel homme qui lui parle est un milliardaire qui vient pour l'enlever. Elle me présente alors un merveilleux stagiaire, et nous discutons à trois des prix du marché. Une fois, on a tellement papoté, elle et moi, que je suis retourné chez moi la tête ailleurs, et que j'ai pris ensuite le métro avec mon sac poubelle. Je déambule souvent dans les rues de la ville, le nez en l'air, en refaisant le monde. Je me souviens des soirs de passe à Londres, où je vendais mon corps pour un sandwich et une chambre à coucher, ce maharajah d'Amsterdam qui me montra la photo de son couronnement sur une petite ile au nom aphrodisiaque, perdue dans le sud de son Indonésie. Et ce petit chinois de Ho Chi Minh City, tireur de pousse-pousse, émerveillé par le premier ascenseur qu'il eu pris de sa vie, dans le grand hôtel où je l'avais emmené !

Je vais souvent au parc, non loin du quartier commercial, mais j'y suis très discret : je ne me mêle pas. Je porte mes jolies lunettes noires et rondes, et fait semblant de feuilleter un magazine. C'est un de ces matins là que j'ai vu Ercéan.

Tout d'abord, je me suis assis près de la pissotière, autour de laquelle les gars n'arrêtent pas d'aller et de venir. Sur un des bancs de béton blanc, il y avait le sempiternel vieil homo, celui qui à des moustaches poivre-et-sel, et des lunettes Ray-Ban. J'évite ce type, parce que si je lui parle un jour, c'en est fini de ma drague sauvage. La discrétion et la solitude sont obligatoire, et je serai vieux un jour, du moins je l'espère. Et je ne veux pas du tout vieillir comme ce gars.

Je me suis installé prudemment sur un autre banc de béton, près de la gloriette du 19eme siècle, à gauche et en retrait, du parcours de la drague qui se fait normalement tout autour des toilettes. Au centre du banc, j'y ai posé mon cul. A gauche les courses du supermarché : des cacahouètes cuites, des ships, et du coca-cola.

Ercéan est arrivé en plein soleil levant. Quand il m'a vu, il s'est arrêté une nanoseconde. Il est resté interdit, puis a contemplé un instant le kiosque à musique. Il ne fallait pas que je bouge, j'étais vert de peur. Le regarder trop ardemment eu été me trahir. Je savais pertinemment qu'il n'était que pour moi. Il était tellement beau qu'une panique folle m'a fait baisser les yeux. Sur le banc, sous mes yeux, il y avait ce graffiti :

« DE CEUX QUI TOUJOURS,
NIQUENT LA POLICE. DE CEUX QUI, TOUT NU,
ONT L'AIR DE PORTER DES NIPPES ;
JUSTICE A LA CON, ETAT DE MERDE »

Puis, j'ai relevé les yeux. Il était habillé d'un blue-jeans bon marché, qui marquait somptueusement le globe de ses fesses. Il portait une chemise à carreaux rouges et bleues, et ses muscles saillaient, des pectoraux au ventre. Sa taille était fine, et ses bras minces, aussi. Ses épaules, son visage aux traits ~~bons~~, ses cheveux bruns bouclés mal coiffés, ses yeux verts en amande, me séduisaient infiniment.

*magicien
durs*

J-N-Bado

Quand il s'approcha de moi, son nez épaté me donna le tournis : je le croyais boxeur. Tout le parc nous scrutait, je le voyais ainsi.

La chaleur était à son comble : Des petites filles tapaient sur des seaux, dans le carré de sable. Des mamans énervées parlaient à des mamies. Des joggeurs bariolés courraient en ahanant. J'ai fumé une sèche, et j'ai eu mal au cœur.

Ercéan, troublé en me voyant, s'est alors ressaisi. Cela a duré à peine un instant, Il écarté les jambes, mis les mains dans ses poches. J'allais tellement mal que j'étais vert de peur. Un gros flic en cyclo a parlé à un autre. J'ai remarqué alors que ses mains tremblotaient. Le beau garçon s'est avancé, a déployé ses charmes, comme l'aurait fait dans ce jardin le plus beau des paons males. Il a tourné deux fois d'un quart de tour à gauche, puis m'a regardé. Il a joué à celui qui regarde ailleurs, puis m'a reregardé, m'a chatouillé des yeux. J'ai fait taire le stress qui me rendait malade. Il s'est assis sur un banc heureusement vacant. Je l'ai alors reluqué complètement, de la tête aux pieds. J'ai esquissé la moitié d'un sourire. Je ne pouvais faire que ça : j'étais tétanisé. Il s'est levé, a marché vers moi, a demandé du feu. J'ai remarqué sur sa lèvre un bouton de jeunesse à peine torturé. Il avait 26 ans et me dit être turc. J'en savais quelques mots, appris dans mes voyages. Je les lui répétais : il rit de les entendre. Il était sans papiers, en France pour un temps. Il habitait avec un ami dans un hôtel miteux. Le camion de son frère l'avait jeté ici.

Il fumait avec application et parfois, me scrutait d'un oeil torve. J'ai eu peur tout à coup pour mes économies. Il ressemblait à un joli cerf aux abois, après la chasse à courre. Je lui ai offert des ships et du coca-cola. Il croquait nerveusement, du bout des incisives. Puis, il tenta de me dire en Français qu'il voulait me suivre discrètement chez moi. Il n'y arriva pas et s'exprima par gestes. J'avais très peur de lui, et je le désirai de même. Sa beauté diabolique aggrava ma nausée. J'avais parfois l'impression qu'il voulait me tuer.

Les enfants du carré de sable hurlèrent tout à coup : je me décidais alors à l'emmener discrètement chez moi. Nous nous levâmes tout deux. Je vis le vieux moustachu qui s'était rapproché de nous en voyeur. Ses yeux nous scrutaient. « Soit prudent, soit prudent », semblaient-ils marteler !

Ercéan me suivait : il marchait à ma droite. Nous sortîmes du parc. Je lui demandais par gestes s'il était un tapin. Il me répondit que non. Je ne le crus pas. Nous étions dans l'ombre d'une glycine. Je ne pouvais pas voir ses yeux. J'étais obligé d'esquiver les passants, les familles attroupées, les chiens, les chats, et puis leurs déjections. Les commerçants des rues, que je connaissais tous, nous regardaient passer. J'imprimais à notre marche un rythme naturel. Je savais qu'il fallait continuer notre route, sans parler ne connaissant personne. Je forçais une fois, Ercéan à marcher sur ma gauche. Je redevais le maître près du mur de la rue, du quartier où j'étais né. Je lui parlais d'un jeune chanteur turc, il se trouvait que j'en avais la musique dans mon appartement. Il trépignait d'impatience. Je calculais mentalement où se trouvaient les objets de valeur, chez moi, que j'aurai peut être dans une heure à soustraire à sa convoitise. J'étais devenu un être de métal aux nerfs hypertendus, et au sourire absent. Je comprenais maintenant que jamais je n'aurai du lui faire cette proposition.

J'arrêtais tout à coup notre fuite éperdue au milieu des maisons, en lui montrant d'un signe la rue de mon enfance. Il n'y comprit rien. J'avais envie de lui parler de ma scolarité, mais il me regarda d'un oeil vraiment indéchiffrable. J'avais de plus en plus peur, mais je continuais. Je connaissais par cœur

les visages que nous croisions : les ouvriers assis, les dames à limonade, je vis même furtivement un maghrebin plâtrier que j'avais adoré sur le grava d'un chantier.

Je compris en marchant, et en lui inculquant quelques mots de Français, qui outre le fait qu'ils lui serviraient peut-être à se débrouiller dans mon pays, pouvaient peut-être meubler le silence persistant qui rythmait notre marche. Je compris qu'il était aliéné : son regard était dur, et ses paroles hachées. Nous arrivâmes près du périphérique qui scinde mon quartier en deux. Les gens s'arrêtaient, et attendaient le feu rouge. Ercéan s'engouffra au milieu de la chaussée, je lui emboitais le pas pour ne pas le laisser seul au milieu des bolidés, et ne pas, moi-même, être relégué d'un côté du pavé. Un homme nous suivit parmi tout ce cahot : un voisin. J'étais très mal à l'aise. Un petit turc avait réussi à me déconnecter du temps. Les putains ont, je crois, ce comportement envers les clients qu'elles prévoient de plumer.

Qu'allais-je faire ? Rebrousser chemin ou avancer tout droit vers une catastrophe ? Il se retourna, d'un coup de reins données à ses jolies chaussures pointues et brillantes, et me sourit. J'entrevis un moment Lucifer en personne.

Nous montâmes d'un trait mes quatre escaliers. Il n'y avait personne dans mon immeuble ce jour là. Ercéan me talonnait : quelques instants eussent suffi à ce que nous nous acoliâment. Mes nerfs étaient à vif. J'aurais pu le frapper. Nous atteignîmes ma porte. Je balbutiais, chez moi, quelques mots de bienvenue que, de toutes façons, il ne pouvait comprendre. Je l'installais dans mon salon, et lui offrit quelque-chose à manger. Il refusa d'un geste : les cacahouètes et les ships semblaient le délecter. Je battis en retraite dans ma salle de bain. C'était là une erreur. Pourquoi l'ai-je commise ? J'entendis son pas, un bon de félin, qui me renseigna à travers la porte sur ce qu'il faisait. J'allais directement au tiroir de ma commode que je trouvais mal refermé. J'en tirais mon porte-feuilles, il m'avait volé deux cent euros. ~~Il me regarda le visage et sourit.~~ Il était à la même place et me regardait en face. Son regard me glaça. Il voulut ensuite se servir des toilettes après moi, et il cacha l'argent qu'il m'avait volé.

Je connaissais heureusement ce genre de scénario pour l'avoir déjà vécu : un jeune drogué arabe m'avait volé un jour en partant mon poste de radio. Je décidais de ne pas m'affoler, d'être ferme. Mais la peur me faisait haleter. Il ne comprit pas ce que je lui disais. J'y allais au culot, le menaçais des flics. J'étais si mal en point que je me mis à pleurer. Je lui montrais la porte et lui dis de partir. Mes pleurs eurent sans doute raison de sa méchanceté. Il était aux abois. Voir ma déchéance lui rendit aussitôt un peu d'humanité. Il voulut m'embrasser et me faire l'amour. Je le repoussais, car j'étais torturé, malade de détresse, et je ne savais plus à quel dieu me vouer. Mais sa langue et son sexe eurent raison de ma fermeté : je commençais à céder. L'argent devait être là, Ercéan n'était pas sorti de mon appartement, il ne devait donc pas l'avoir emporté. Je défis le canapé pour le chercher partout. Je ne le trouvais pas. Je le plaquais au mur et lui fis une fouille au corps. Tout ce que j'obtins, c'est qu'il se mit à bander plus fort. Je criais, maintenant. L'avoir entre mes bras me rendait fou furieux. J'hurlais : donne moi cet argent ou je t'envoie en prison ! Puis je pensai en un éclair à la salle de bain : il y était allé. Je bondis comme un tigre : je balayais d'un revers de la main les bibelots placés sur une tablette. Je soulevais un flacon de parfum : l'argent était là ! Il scintilla à la lumière électrique comme un mauvais démon ; Je n'avais plus de raison de haïr : j'avais là mon pécule.

Mon appartement avait repris son petit air normal mais tout y était, malheureusement, je le vis, chamboulé.

Ercéan était redevenu un petit être candide, un tout jeune homme affable, un ange tout petit. Il me tint ardemment et nous nous étreignîmes : je sus que j'adorais cet être pathétique : nous voguions, lui et moi, de la peau à la mort. Je n'oublierai jamais.

Epilogue

Je l'ai habillé comme à mon habitude, de très beaux vêtements pour un pauvre garçon. Il me redemanda de l'argent. Je ne pouvais l'aider, trop pauvre. Son visage se ferma. Je l'ai fichu dehors, et ma porte blindée s'est refermée sur lui. Je suis resté un moment assis sur mon canapé blanc, de la teinte du banc où j'ai vu Écéan. J'ai ramassé ensuite les traces de son passage : capotes anglaises usagées, ses mégots en reliques, un kleenex oublié. Je suis sorti prendre l'air dans les rues du quartier. Madame Annie et Jamal l'ont vu disparaître sous le pont de chemin de fer. Il marchait lentement et titubait un peu. Il est parti au soir vers les quartiers nord. La nuit, je mords mon oreiller en pensant à son corps, et je rêve que tous les deux on regarde Istambul.

Jean - Marie Bado